



Martin Page • Coline Pierré

Les nouvelles vies de Flora et Max



Le livre

Les oiseaux rares ont besoin d'un refuge. Quand ils se sont connus, Flora et Max vivaient chacun dans une cage. Elle était en prison et lui vivait reclus dans sa chambre. Leur seul moyen de communiquer était de s'écrire des lettres.

Aujourd'hui Flora sort et elle revient à la vie. Mais revenir à la vie, ce n'est pas rentrer dans le moule. Elle va étudier l'anthropologie parce que c'est inutile, trouver un appartement avec des cafards, et prendre un petit boulot dans la maison de retraite pas comme les autres située près du lac. Max va apprendre la cuisine, jouer de son ukulele et ensemble ils vont essayer de s'aventurer dans la jungle de la vraie vie. Mais un projet dévorant de centre commercial menace le fragile équilibre qu'ils mettent en place. Il va falloir se battre et se frotter aux autres pour y survivre. Avec toutes les armes des faibles, et le courage des oiseaux.

Les auteurs

Cela faisait quelques temps que [Coline Pierré](#) alias Flora, et [Martin Page](#) alias Max, réfléchissaient à la suite de *La folle rencontre de Flora et Max*, paru en 2015. Ce premier texte à quatre mains avait été une « expérience stimulante » et l'envie de faire se rencontrer les deux personnages *In Real Life* a fait le reste.

Martin Page • Coline Pierré

Les
nouvelles
vies de
Flora
et Max

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Cyrus

*L'imagination nous apprend
qu'il y a toujours une issue*
Anaïs Nin

Je suis contre les rapports humains réels

L'automne est ma saison préférée : il pleut beaucoup, alors je peux me cacher sous ma capuche. C'est la saison du camouflage. J'ai donc ressorti mon anorak trop grand.

Je vais bien depuis quelque temps. Pourtant ces derniers mois ont été sacrément agités.

Évidemment, le plus gros événement, c'est Flora qui est sortie de prison.

Je vais être honnête : ça ne m'arrangeait pas trop.

Quand on s'écrivait des lettres, tous les deux enfermés à notre manière (moi chez moi à cause de ma fichue phobie sociale, et elle en prison), je me disais qu'il serait plus simple que ça continue ainsi. Notre relation à distance était parfaite, tout allait bien, les limites étaient claires. Elle aurait pu rester quelques mois de plus dans sa cellule. Ou trois quatre ans. Franchement, ça ne lui aurait pas demandé beaucoup d'efforts, et ainsi notre belle relation épistolaire aurait continué. Pourquoi risquer de tout gâcher en quittant la prison ? J'ai pensé écrire des lettres anonymes pour l'accuser de crimes lus dans le journal. Mais ça n'aurait pas été très sympa.

Je suis contre les rapports humains réels. Internet et le courrier, c'est le paradis. La vraie vie, c'est l'enfer.

Je risquais de la décevoir. J'allais la décevoir, j'en étais sûr. Déjà physiquement. Et puis, je n'aime pas ma voix. Vraiment, avoir un corps humain est encombrant. On transpire, et si on a mangé de l'ail on risque de puer de la gueule. Un corps, ça a beaucoup de désavantages.

Le jour de sa sortie (c'était en avril, ça fait sept mois), mon père m'a accompagné en voiture jusqu'à la prison. Nous avons attendu dix minutes, j'avais les yeux fixés sur l'horloge bleutée de mon téléphone portable. J'étais assez nerveux.

À l'heure dite, je suis sorti de la voiture. Mon père m'a fait un geste d'encouragement de la main. Je me suis avancé vers l'immense porte en fer. Je me suis rendu compte que mes épaules étaient contractées. Je les ai baissées, j'ai tenté de respirer posément. Ça m'a donné le hoquet.

La porte s'est ouverte et Flora est apparue. Je me suis crispé. Mon cœur battait très fort. J'aurais voulu qu'il pleuve pour ne plus l'entendre qui résonnait dans ma poitrine.

Flora s'est avancée. Elle a trébuché sur le cadre de la porte. J'aime les gens qui trébuchent. Ce sont des gens de confiance.

Donc elle a trébuché, mais sans tomber. Elle doit avoir un bon sens de l'équilibre.

Elle ressemblait exactement à ses lettres. Sa présence physique et son attitude correspondaient à la tonalité de ses phrases. Elles m'étaient familières. Normalement, en raison de ma capacité à faire des crises d'angoisse quand l'émotion est trop forte, j'aurais dû arrêter de respirer et m'évanouir. Mais, bizarrement, ça s'est bien passé.

Elle a fait quelques pas dans ma direction.

Je me sentais un peu cotonneux, c'est vrai, mais surtout apaisé. Peut-être que le personnel de la prison pulvérisait des anxiolytiques dans l'atmosphère pour calmer les familles des détenus ?

Nous n'étions plus qu'à deux trois mètres l'un de l'autre. Elle avait les cheveux mal coupés, mais ça lui allait bien. La forme de ses yeux était délicate, on aurait dit deux petits kiwis.

Notre première rencontre ne pouvait pas être banale, alors je lui avais préparé une lettre. Nous n'étions plus qu'à deux mètres l'un de l'autre. J'ai sorti la lettre de la poche de mon anorak et je la lui ai tendue.

Nos doigts se sont touchés.

Elle a ouvert la lettre. Elle l'a lue.

Et elle a ri.

C'est un Max

On croit que grandir, c'est comme marcher sur la bordure du trottoir, que tout ce qui importe, c'est de tendre les bras pour garder l'équilibre. On croit que le pire qui pourrait nous arriver, ce serait de tomber et de se tordre la cheville.

J'ai appris ces dix-huit derniers mois que plus on avance, plus le trottoir est haut et défoncé. J'ai appris qu'à chaque difficulté on charge ses épaules du poids de nouveaux handicaps, et qu'à nos pieds il y a des crocodiles et des hyènes qui attendent, gueule ouverte, crocs saillants, bave à la commissure des babines, qu'on trébuche. Il ne s'agit plus d'éviter l'entorse, mais d'échapper aux prédateurs.

Je pensais que sortir de prison ferait aussi sortir la prison de ma vie. Mais bien sûr, ça ne s'est pas passé ainsi.

Pendant dix-sept ans, j'ai été une fille normale à la vie morne et ennuyeuse, comme à peu près n'importe quelle autre fille de dix-sept ans. Comme tout carcan, je pensais qu'il était éternel. Qu'être une fille banale était ma destinée. C'était déprimant, mais confortable.

Et soudain, j'ai cessé d'être une fille de dix-sept ans normale. J'ai frappé celle qui me harcelait depuis des mois, je

l'ai tellement frappée qu'elle est restée plusieurs semaines dans le coma et qu'on m'a condamnée à six mois de prison.

J'ai cessé d'être ordinaire, je suis devenue délinquante, détenue, ex-détenue, coupable, coupable, coupable. Je suis devenue un adjectif, un empilement d'adjectifs qui s'est installé sur mon épaule comme un perroquet, et qui adore parler à ma place.

Voilà dans quel état d'esprit je traverse ma dix-huitième année.

Je repense parfois à ma sortie de prison. Je m'en souviens très bien. Juste derrière la grille en fer, il y avait mes parents et mon frère qui m'attendaient, bien habillés, alignés comme une famille de pingouins. Et puis un peu à l'écart, en retrait, Max, dans son anorak trop épais pour la saison. Il a d'ailleurs continué à le porter tous les jours jusqu'au milieu de l'été. Je lui ai demandé si ce n'était pas un peu trop chaud pour la météo, et il m'a répondu :

– Je suis thermorégulé.

Je crois surtout qu'il le porte comme une armure, pour se protéger du reste du monde. Quand il s'est enfin décidé à l'enlever, il l'a remplacé par un hoodie gris chiné qu'il porte aussi en permanence. C'est comme s'il avait un uniforme par saison (mais j'espère qu'il a le même sweat-shirt en cinq exemplaires identiques, sinon il doit vraiment être sale).

J'ai embrassé mes parents puis j'ai dit : « Je reviens », et je suis allée voir Max.

Je ne savais pas ce qu'il convenait de faire dans ce genre

de situations, pour que ça ne soit pas artificiel. Alors j'ai tendu la main et j'ai dit :

– Bonjour, je suis Flora.

Il a semblé surpris. Je dois avouer que c'était un peu trop formel. Il a dit : « Bonjour, je sais qui tu es » et ne s'est pas présenté.

Je l'ai tout de suite reconnu, parce qu'il ressemblait exactement à lui-même, tout en ne ressemblant pas à ce que j'avais imaginé. C'est un peu tordu, je dois admettre. Je m'explique : disons que c'est comme si derrière une voix ou une écriture vous pouviez mettre plusieurs portraits-robots. Mon esprit en avait choisi un, mais ce n'était pas le bon.

On est restés l'un en face de l'autre, en silence. Ce n'est pas parce qu'on s'était dit des tas de choses par écrit qu'on était devenus doués pour parler dans la vie réelle. Ça nous a pris un certain temps. C'était comme si, pour se comprendre, on devait inventer une nouvelle langue commune, encore différente de celle de nos lettres.

Il m'a tendu une feuille de papier pliée en deux et m'a dit :

– Voilà une nouvelle lettre.

Je l'ai ouverte devant lui. Il y avait écrit :

*Chère Flora,
Je crois qu'on va faire des économies de timbres.
Max*

J'ai éclaté de rire et on s'est regardés. J'avais envie de le

prendre dans mes bras ou de lui faire un bisou sur la joue, mais je ne savais pas si c'était approprié. Alors j'ai juste continué à le fixer, ce qui a rendu cet instant encore plus bizarre et gênant. J'ai parfois l'impression d'être une extra-terrestre des rapports humains, je ne sais jamais quoi faire au bon moment.

Le psychiatre de la prison m'a dit un jour : «Vous avez un problème avec la mesure : vous êtes soit trop distante, soit trop intense. Les rapports humains ne sont pas un jeu d'échecs, il n'y a pas les gentils d'un côté et les méchants de l'autre, l'amour et la violence. Vous devez apprendre la nuance, la moyenne.»

J'étais résolue à l'écouter. En sortant de prison, j'avais pris la décision de devenir la reine de la demi-teinte. Je ne me passionnerais pour rien, je n'embrasserais aucun combat, je ne m'enthousiasmerais ni ne m'insurgerais jamais, et je ne tomberais bien sûr jamais follement amoureuse. Je voulais devenir brillamment moyenne, parfaitement convenable, radicalement raisonnable. J'allais être, en toutes choses, démesurément modérée. Je n'allais plus gêner personne, pas même moi-même.

J'ai tenu sept heures.

Au bout d'un moment, sans doute embarrassé par mon regard fixe, Max a pointé du doigt mes parents dans mon dos et a dit :

– Je crois que ta famille t'attend.

Et puis il est reparti vers la voiture de son père. Je l'ai regardé en serrant la lettre dans ma main.

– C'est ton petit ami ? a demandé ma mère.

J'ai soupiré.

– C'est un Max, j'ai dit. Ça n'a rien à voir avec un petit ami, et c'est beaucoup mieux qu'un petit ami.

L'angoisse est une de mes spécialités

Je suis retombé sur un message que j'ai écrit à Flora peu après sa sortie de prison. Je n'avais pas osé lui envoyer.

Flora, je viens de réaliser un truc : maintenant on a à notre disposition d'autres modes de correspondance ! Textos, e-mails, sans parler des réseaux sociaux. On a le choix. On va pouvoir se parler plus souvent, peut-être même qu'on finira par ne plus se supporter. Ça m'angoisse.

Nous sommes libres, libres de nous voir et de nous parler comme nous le voulons, et bien sûr ça me rend heureux, mais je ne peux pas m'empêcher d'être inquiet aussi. Tout ça est nouveau pour moi. J'ai peur de trébucher. J'en ai parlé à mon psy, monsieur Portemanteau. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? Il a dit : « Il y a des gens qui gagnent des courses en trébuchant. » Je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'il veut dire, mais en tout cas, ça m'a rassuré. Je suis confiant dans mes trébuchements pour me mener à bon port.

Comme souvent, j'étais inquiet pour rien. Je pense que l'angoisse est une de mes spécialités. Du temps a passé et

miracle, nous nous supportons encore. En ma présence, Flora ne fait pas de crise d'allergie ou d'asthme. Je suis rassuré, car parfois j'ai vraiment l'impression d'être un puissant allergène.

Ma phobie sociale est moins forte. Gloire à mon psy et à ma motivation. Mais ça ne fait pas du monde extérieur un lieu confortable : il y a des gens partout qui parlent et marchent et bougent leur tête et balancent leurs bras comme des poupées de film d'horreur. Ils postillonnent et ils ont des yeux menaçants.

Mais, enfin, je suis dans la vie, je mène mon existence comme un bateau sur l'océan. Et je peux parler à Flora. Que demander de plus ?

La vérité est relative

À la fin de l'année dernière, je me suis inscrite à l'université. J'ai visité en long et en large le site web de la fac de notre ville, j'ai lu les intitulés et les descriptifs des cours et j'ai choisi ce qui me paraissait le plus excitant et le moins professionnalisant – je pense avoir mené une vie suffisamment utilitaire l'an dernier, j'ai droit à un peu d'irresponsabilité. J'ai donc choisi d'étudier l'anthropologie.

Même s'ils n'ont pas vraiment compris mon choix, mes parents ont été soulagés de savoir que mes projets de vie ne consistaient ni à fumer des pétards toute la journée sur le canapé, ni à traverser la Russie en stop, ni à entrer dans une école aux frais de scolarité exorbitants. En revanche, ils ont été un peu moins enthousiastes quand j'ai annoncé que je ne voulais plus vivre à la maison. Après moult discussions, manifestations, campagnes de lobbying et marchandages divers (« Si j'ai un appartement, vous n'aurez plus jamais à laver mon linge, vous savez »), on a fini par passer un marché : mes parents m'aideraient à payer mon loyer si je trouvais un petit boulot.

Je me suis donc mise en quête d'un emploi. Je pensais que ce serait simple, étant donné que les étudiants occupent

une bonne part des jobs les moins intéressants et les plus mal payés.

Mais, pour une raison que je n'avais pas anticipée, ça s'est révélé très compliqué. Apparemment, la plupart des employeurs entrent le nom des candidats dans le moteur de recherche de leur ordinateur pour en apprendre plus sur eux. Je le sais parce que la gérante d'un supermarché me l'a dit au téléphone, après le rendez-vous. Et elle a ajouté :

– On ne peut pas se permettre d'employer une personne à *risque*.

Ce qu'elle voulait dire, c'est que, puisque j'ai frappé quelqu'un au point de la mettre dans le coma, je serais bien capable de piquer dans la caisse, trafiquer de la drogue, ou empoisonner mon patron. Qui sait ?

Le responsable des ressources humaines d'une entreprise qui cherchait un standardiste avait manifestement lu mon histoire dans les journaux. Je l'ai vu sourciller, me regarder en coin en se grattant la tête pour essayer de se remémorer ce que mon nom lui évoquait, puis écarquiller soudain les yeux quand la mémoire lui est revenue. Après un silence gênant, il a marmonné un « Ah c'est vous qui... », sans oser terminer sa phrase. Évidemment, il ne m'a jamais rappelée.

Comme personne ne voulait de moi, j'ai donc passé une bonne partie de mon été à la maison de retraite du lac.

Mais là, je dois faire une petite pause, car je crois que c'est le moment d'expliquer ce qu'une fille de dix-huit ans fait dans une maison de retraite.

Durant mon séjour en prison, j'ai fait la connaissance de Max. Enfin, je ne l'ai pas exactement rencontré, nous nous

sommes écrit. Max était dans le même lycée que moi, mais, après avoir fait plusieurs crises d'angoisse et de tétanie, il a été obligé de rester chez lui et de suivre ses cours par correspondance.

Max a fini par réussir à sortir de sa maison, et moi, j'ai quitté la prison. On a créé ensemble une école alternative, qu'on avait installée dans une pièce du rez-de-chaussée de l'atypique maison de retraite du lac. On s'était organisés pour suivre la fin de notre scolarité ici, en autonomie (et avec l'aide des personnes âgées et du CNED). Trois lycéens avaient rejoint notre projet : Sibylle, une élève de première très bavarde et passionnée par les langues (elle parle l'anglais, le mandarin, le russe, le portugais et commence à apprendre la langue des signes française), Missa, un guitariste folk qui s'intéresse beaucoup plus à la musique qu'à l'école, et Jonas, un élève de seconde complètement dingue d'ornithologie. J'aime beaucoup Jonas, il est timide et discret, mais devient très volubile dès qu'on lui pose des questions sur les oiseaux. Il sait précisément ce qu'il fera plus tard, et il se donne à fond pour ça. Il paraît très sérieux et indépendant pour un garçon d'à peine seize ans, comme s'il était si solide que le monde ne faisait que ricocher sur lui. Pourtant, s'il nous a rejoints, c'est qu'il ne trouvait pas sa place au lycée, ça signifie donc qu'il n'est pas si solide que ça. Je crois qu'il se protège simplement.

Mais revenons à nos mouflons. Malheureusement, les choses ont été plus compliquées que prévu, et nous avons dû abandonner notre école au bout de quelques semaines. J'en reparlerai.

J'ai donc passé mon été à jouer aux dames avec madame Breitenfeld, une pensionnaire de la maison de retraite de quatre-vingt-neuf ans (qui triche éhontément), à cultiver des tomates dans les bacs surélevés, à lire, à câliner les chats et les poules, et à faire avec Max des lectures théâtralisées de nos livres préférés à monsieur Frémoux, un pensionnaire qui a perdu la vue (et qui m'apprend à jouer du piano).

Un jour, alors que je déprimais vraiment à l'idée de ne jamais trouver de job et d'être donc coincée pour toujours chez mes parents, madame Azarian, la directrice de la maison de retraite (qui est aussi une pensionnaire retraitée, car l'établissement est autogéré), m'a fait venir dans son bureau. Je pensais qu'elle allait me renvoyer chez moi, me dire que ce n'était plus possible de passer mes journées ici. En réalité – sans doute par pitié –, elle m'a proposé un poste d'aide-soignante et d'animatrice à mi-temps. Elle a précisé :

– Ne vous faites pas d'illusions, Flora, c'est un contrat aidé. Ce sera précaire et mal payé. Vous aurez les tâches les plus ingrates, mais je m'engage à ce que vous puissiez proposer des animations et des projets culturels à nos *compadres*. Et puis nous organiserons vos horaires en fonction de vos études, bien sûr.

J'aime la manière dont elle parle des personnes âgées qui sont à la maison de retraite. Elle pourrait dire pensionnaires, locataires, patients, mais elle parle d'eux comme s'ils étaient une colonie de vacanciers en villégiature sur l'île d'Oléron.

– Mais je ne suis pas qualifiée pour ça, ai-je dit.

– C'est un des rares avantages de ce que je vous propose :

nous vous formerons et vous pourrez même obtenir un diplôme en parallèle, si vous le souhaitez.

Comme je ne savais pas quoi dire, elle a ajouté :

– Ne me répondez pas tout de suite, prenez quelques jours pour réfléchir. N’hésitez pas à suivre le personnel pour vous faire une idée plus précise de ce dont il retourne.

En se levant pour signifier la fin de l’entretien, elle a dit :

– À votre place, je saisis l’opportunité. C’est un métier d’avenir, les vieux vont bientôt dominer le monde.

Évidemment, j’ai accepté. De toute façon, je n’avais pas le choix. Et puis surtout : l’idée de ne pas avoir à quitter le cocon de la maison de retraite était d’un immense réconfort.

Je me suis mise ensuite, avec l’aide de Max, à la recherche d’un appartement. Pour être honnête, j’ai eu moins de mal à l’obtenir que mon travail, car mes critères étaient assez différents de ceux des autres locataires. En fait, je n’en avais qu’un, essentiel : je voulais des cafards. En mémoire de monsieur et madame Snob (un couple de cafards pour qui je m’étais pris d’amitié en cellule, et qui ont été éradiqués avec leurs enfants), je voulais partager ma vie avec une nouvelle famille de cafards. Et, croyez-le ou non, ce n’est pas si simple à trouver, car les propriétaires sont idiots : ils dissimulent les traces. J’ai dû visiter beaucoup d’appartements avant de repérer les signes indiquant la présence de cafards dans le studio de mes rêves. Comme il était en plus situé à dix minutes à pied de la maison de retraite et à un quart d’heure de tram de l’université, c’était parfait.

Il est temps d’être honnête : si je ne suis pas partie étudier à l’autre bout de la planète, ce n’est pas par passion pour

l'anthropologie, par amour pour notre ville, ou pour l'architecture soviétique de la maison de retraite. C'est parce que je ne voulais pas laisser Max tout seul.

Non.

La vérité, ce n'est pas ça.

La vérité, c'est que, si je ne suis pas partie, c'est parce que je ne voulais pas me retrouver seule, loin de Max.

Des mêmes auteurs à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

La folle rencontre de Flora et Max

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : novembre 2018

ISBN 978-2-211-30021-6

Couverture : toutes les images sont sous licence Shutterstock